

certain nombre de qualités saillantes. D'une part, les discussions de tous les passages problématiques (du point de vue du texte, on l'a dit, mais aussi du sens) sont extrêmement détaillées et argumentées (cf. par ex. p. 307-308). D'autre part, la discussion des jeux d'intertextualité est particulièrement approfondie, avec des aperçus hiérarchisés des divers intertextes et de leur combinatoire tout à fait clairs et complets (cf. par ex. p. 66, 99, 117, 187, 243-245...). Les assertions suspectes de surinterprétation sont peu nombreuses : p. 195-196, l'explication (trop ?) ingénieuse de *me quoque* par une allusion métatextuelle à Didon ne me convainc guère, mais c'est une opinion personnelle. C'est en tout cas le type de commentaire à la fois exhaustif et concis, qui délivre toutes les informations utiles à l'éclairage du texte, rien de plus ni rien de moins. On relève aussi, chemin faisant, de bons aperçus synthétiques sur tel ou tel motif : par ex., celui de la cécité (p. 106), celui de l'expression « *si fas est credere...* » et apparentées (p. 278), celui de l'obsession de l'« équité » chez les protagonistes de cette guerre impie (p. 182), celui de la comparaison des taureaux (p. 187-188) ou du lion (p. 309-310), avec d'utiles mises au point sur l'historique du motif ; on apprécie aussi l'étude très fine du personnage de Tydée, à la fois monstre et héros (avec la combinaison d'intertextes illustrant cette ambivalence, p. 258 sq.), ainsi que l'analyse approfondie de sa rhétorique, avec les effets d'archaïsme stylistique qui traduisent son manque d'habileté oratoire (p. 209). Au total, il s'agit véritablement d'une étude personnelle et poussée du texte, dans laquelle l'auteur ne se contente pas de faire le point sur l'état de la critique en présentant de façon aporétique des interprétations parfois divergentes, mais livre son propre avis argumenté là où il pense avoir des éléments nouveaux à apporter. La bibliographie, très fournie, est bien maîtrisée sans être envahissante, et surtout, sans oblitérer la réflexion personnelle (notons toutefois que la thèse d'A.-M. Taisne sur *l'Esthétique de Stace*, Paris, 1994, aurait pu y trouver sa place, dans la mesure où elle est particulièrement attentive, comme K. Gervais, aux effets d'échos et de correspondances). Quoi qu'il en soit, nul doute que cet ouvrage de référence nourrira à son tour les commentaires de l'épopée statienne qui n'ont pas encore vu le jour, comme ceux des chants V et VI.

François RIPOLL

Neil W. BERNSTEIN, *Silius Italicus, Punica 2*. Edited with an Introduction, Translation and Commentary. Oxford, Oxford University Press, 2017. 1 vol. 23,4 x 15,6 cm, 384 p. Prix : 80 £. ISBN 978-0-19-874786-4.

Après la parution des commentaires des chants VII et X des *Punica* par R. J. Littlewood (2011 et 2017), un mouvement est lancé, au terme duquel les dix-sept chants de cette épopée-fleuve devraient enfin se trouver dotés chacun d'un commentaire anglo-saxon de haute qualité et répondant aux normes actuelles du genre. Mais tout cela ne se fera pas du jour au lendemain, et le commentaire intégral de F. Spaltenstein (Genève 1986 et 1990), avec ses qualités et ses lacunes, a encore de beaux jours devant lui. En attendant, N. Bernstein, professeur à l'Université de l'Ohio et auteur notamment d'une thèse sur le thème des relations parentales dans l'épopée flavienne, procure un commentaire du chant II qui répond tout à fait au « cahier des charges » des excellents commentaires d'Oxford. Rappelons que ce deuxième chant

des *Punica* constitue, avec le précédent, un diptyque centré sur l'épisode du siège et de la prise de Sagonte par Hannibal en 218 av. J.-C., point de départ de la Deuxième Guerre Punique. Silius a manifestement conçu cette portion inaugurale de son poème comme un ensemble relativement autonome et particulièrement soigné, peut-être dans la perspective d'une publication indépendante ; le suicide des Sagontins, amplifié par l'intervention de divinités (Fides, Tisiphone), constitue un finale puissamment dramatique où la transfiguration épique de la trame historique livienne se donne libre cours, et les scènes de combat (notamment l'aristie de l'Amazone Asbyté) présentent des variations intéressantes par rapport au paradigme virgilien. L'ouvrage de N. Bernstein s'ouvre par une introduction synthétique de conception tout à fait classique et très complète, dans laquelle on trouve successivement : une brève biographie de l'auteur, une mise au point sur les distorsions apportées par le poète à sa source historique dans ce chant, une approche générale de ses grandes sections qui synthétise leurs traits principaux (l'ambassade romaine, les combats devant Sagonte, la controverse au Sénat de Carthage, le bouclier d'Hannibal, l'entrée en jeu des divinités, le suicide des Sagontins), une mise au point sommaire sur le rapport avec la tradition épique antécédente et contemporaine et la postérité de l'œuvre, un aperçu sur la langue et le style, puis sur la métrique et la prosodie, et pour finir, une liste des divergences entre le texte de l'édition Delz (Teubner, 1987), généralement considérée comme la plus fiable et qui a servi de base au travail de N. Bernstein, et les choix personnels de ce dernier (qui, au reste, ne s'éloigne de Delz qu'en sept endroits). Viennent ensuite le texte avec apparat, la traduction anglaise, le commentaire, et les habituelles annexes (bibliographie, *index verborum*, *index locorum*, index général). Dans le détail, le commentaire de N. Bernstein présente toutes les qualités habituelles aux commentaires anglo-saxons en général. La bibliographie est très complète (notons que les publications françaises ne sont pas oubliées), bien à jour (on y relève en particulier, outre le commentaire de *Pun. X* par J. Littlewood cité plus haut, celui non encore publié de *Pun. XIII* par M. van der Keur, ou encore celui en cours de parution de K. Gervais sur le chant II de la *Thébaïde*), et parfaitement assimilée et exploitée au fil du commentaire (notamment par le système des renvois bibliographiques, qui allègent d'autant l'ensemble). Deuxièmement, le commentaire se signale par la qualité de sa présentation et sa concision ; tout en abordant les divers aspects du texte sans en négliger aucun (établissement, sources, intertextualité, lexicographie, effets de style, faits notables de métrique), il ne délivre que les informations éclairant directement chaque passage, ni plus ni moins, en se gardant d'étaler une érudition gratuite ou de dérouler à l'infini des listes de *loci similes* non significatifs. Les mises au point synthétiques en prélude à chaque section ou sous-section sont au rendez-vous, et le commentaire dégage nettement, pour chaque vers, l'intertexte principal, en présentant, quand il y a lieu, un panorama hiérarchisé des divers intertextes d'un même passage (voir notamment p. 209-210 et 236-237). Ce souci de hiérarchisation de l'information est une nette supériorité par rapport à certains commentaires un peu « fourre-tout ». Même s'il privilégie à juste titre les modèles les plus directs (principalement Virgile ou Lucain), N. Bernstein n'oublie généralement pas, dans le cas de motifs topiques, de remonter à l'archétype homérique, ce qui permet de retracer en raccourci la généalogie du motif (notons à ce propos qu'il faudrait ajouter Hésiode aux intertextes cités p. 220 pour le thème de la fuite des vertus personnifiées). Il ouvre aussi, au fil de

l'étude, quelques fenêtres sur la postérité de Silius dans la poésie tardive (Claudien, Prudence). Bref, un commentaire à la fois complet, concis et précis, et véritablement utile pour les utilisateurs, spécialistes ou non. Au chapitre des remarques (légèrement) critiques ou des suggestions complémentaires, on peut signaler trois points. Tout d'abord, la délicate question des « interactions » avec la *Thébaïde* de Stace (qui est à vrai dire le seul véritable sujet de controverse de ce texte). Il me semble que la thèse traditionnelle, situant chronologiquement la rédaction des chants I et II des *Punica* en amont de la majeure partie de la *Thébaïde* qu'ils ont ponctuellement inspirée (cela sur la base d'indices peu nombreux, mais assez plausibles) n'a pas été véritablement remise en cause par les tentatives récentes de certains chercheurs anglo-saxons de complexifier cette relation : à les regarder de près, les prétendus indices d'influence « bidirectionnelle » entre *Pun.* II et *Theb.* XI sont loin d'emporter la conviction, et peuvent tout aussi bien être interprétés comme des imitations de Silius par Stace. Du coup, on sent N. Bernstein un peu coincé entre son bon sens, qui le porterait plutôt vers la thèse traditionnelle, et sa révérence courtoise envers ses collègues anglo-saxons, qui l'oblige à prendre en compte leurs hypothèses ; d'où des formulations un peu flottantes, où l'on a l'impression tantôt qu'il opte pour l'antériorité de Stace (p. 48, p. 100), tantôt qu'il reconnaît la primauté de Silius (p. 125, p. 612), sans que l'on voie clairement pourquoi il privilégie tel ou tel sens d'influence au cas par cas ; dans le doute, peut-être vaut-il mieux, dans le cadre d'un commentaire, signaler la convergence sans prendre parti sur son sens, comme il le fait du reste parfois (p. 225, p. 263). Le deuxième point prêtant à discussion est le maniement délicat de l'inter-textualité à des fins interprétatives : il n'est pas évident que la mobilisation d'un inter-texte entraîne avec elle toutes les connotations liées au texte-modèle, surtout quand le contexte n'est plus du tout le même ; par exemple, il est douteux que le souvenir de Lucain, VI, 8-9 en *Pun.*, II, 15-16 « renforce l'association entre la chute de Sagonte et la guerre civile » dans la mesure où Silius évoque ici les opérations d'Hannibal contre Sagonte, qui n'ont rien d'une guerre civile (c'est le suicide des Sagontins qui est assimilé à cette dernière, à coup, effectivement, de réminiscences lucaniennes, mais cela ne vaut pas pour ce passage-ci). On pourrait faire la même remarque à propos de *Pun.*, II, 215-221 (p. 119), où l'allusion à la symbolique politique des abeilles (tirée de *Georg.* IV) ne paraît pas pertinente dans le contexte. Mais je m'empresse de souligner que ce genre de surinterprétation est très rare dans le commentaire de N. Bernstein, généralement plus prudent et attentif à la recontextualisation des inter-textes (à la différence de certains autres chercheurs anglo-saxons). La dernière question qui mériterait d'être soulevée est celle du rapport entre ce chant (surtout dans sa partie finale) et l'esthétique du Sublime, dans la continuité des suggestions de P. H. Schrijvers : il semble que les effets de gradation affective, les visions cataclysmiques et fantasmatiques, les procédés de retournement et de paradoxe (cf. les oxymores) qui marquent ce passage, en liaison avec le motif des grandes âmes (696-697), pourraient être versés au dossier de la vogue du Sublime dans la 2^e moitié du 1^{er} s., autour de la parution du traité du Pseudo-Longin. Bref, un commentaire qui stimule la réflexion, tout en fournissant un abondant matériau pour nourrir celle-ci, ce qui correspond tout à fait à ce que l'on attend de ce type d'ouvrage. François RIPOLL